

LE

# MÉNESTREL

Le Numéro : 0 fr. 30

MUSIQUE ET THÉÂTRES

HENRI HEUGEL, Directeur

Le Numéro : 0 fr. 30

Adresser FRANCO à M. HENRI HEUGEL, directeur du MÉNESTREL, 2 bis, rue Vivienne, les Manuscrits, Lettres et Bons-poste d'abonnement.  
Un an, Texte seul : 10 francs, Paris et Province. — Texte et Musique de Chant, 20 fr.; Texte et Musique de Piano, 20 fr., Paris et Province.  
Abonnement complet d'un an, Texte, Musique de Chant et de Piano, 30 fr., Paris et Province. — Pour l'Étranger, les frais de poste en sus.

## SOMMAIRE-TEXTE

I. Bacchus dans la mythologie et dans l'opéra de Massenet (7<sup>e</sup> article), AMÉDÉE BOUTAREL. — II. Semaine théâtrale : première représentation de *la Rencontre*, à la Comédie-Française, AMÉDÉE BOUTAREL. — III. Petites notes sans portée : Confirmation, RAYMOND BOUYER. — IV. La reconstruction du Conservatoire. — V. Nouvelles diverses, concerts et nécrologie.

## MUSIQUE DE CHANT

Nos abonnés à la musique de CHANT recevront, avec le numéro de ce jour :

## LA PLUIE

n° 8 des *Chansons rustiques*, de E. JACQUES-DALCROZE. — Suivra immédiatement : *Djélaï*, mélodie exotique de RENÉ LENORMAND (recueillie par M. VIGNÉ D'OCTON).

## MUSIQUE DE PIANO

Nous publierons samedi prochain, pour nos abonnés à la musique de PIANO :

## ALLEGRO MODERATO

du 10<sup>e</sup> concerto de G.-F. HAENDEL, transcription de I. PHILIPP. — Suivra immédiatement : *Humoresque*, de CH.-M. WIDOR, transcription de I. PHILIPP.

## BACCHUS dans la mythologie et dans l'opéra de MASSENET

VII. — *Dionysos offre aux Phrygiens la première coupe de vin. Naxos, don nuptial de Zeus.* — Agenouillées en cercle autour de Dionysos, les jeunes filles élevaient jusqu'à lui comme des palmes leurs pampres conservés du dernier automne. Les feuilles en étaient jaunies et les grappes un peu desséchées. Il en saisit un dans ses mains et aussitôt le cep reverdit. Les raisins y pendaient frais de nouveau et vermeils comme ils avaient pu l'être en pleine terre de Chypre, près de la côte où abordèrent les premiers navigateurs phéniciens et où ils construisirent le temple d'Aphrodite Amathusia. Non loin de là fut érigé longtemps après, dans un bosquet plein de délices, le tombeau d'Ariane que les habitants du pays montraient avec fierté, si l'on s'en rapporte à la narration de Péon d'Amathonte.

Dionysos prit sur l'autel de Déméter une de ces coupes nommées chez les Grecs canthares, et dont les Phrygiens fabriquaient déjà de grossiers spécimens d'argile. Il y pressa entre ses doigts quelques grappes de raisins et les paroles tombaient de ses lèvres, ravissaient l'oreille et enchaînaient les cœurs : « Cette liqueur vermeille, disait-il, qui jaillit à ma voix en gouttelettes pétillantes au fond de cette coupe, c'est le vin. Apprenez à le faire couler en larges flots dans de plus grands vases. Vous attendrez alors quelques jours ; vous le boirez ensuite et vous y puiserez une vigueur inconnue. Regardez ces rameaux de vigne et leurs grappes flétries ; elles renaissent quand je les touche et leurs grains transparents s'arrondissent comme au temps de leur maturité. Le vin et sa mousse dorée vous rendront de même une fraîcheur, une force nouvelles. Ma vie même

et mon esprit s'insinueront dans vos veines si vous absorbez ma liqueur. Je ne suis pas venu parmi vous pour y porter la tristesse ; je veux au contraire vous convier à des banquets dignes des immortels. Par moi goûtez les douces joies de vivre en cultivant le sol ; soyez fidèles à mon culte et vous obtiendrez l'abondance et l'allégresse dans le flux ardent des passions. Leurs excès vous demeureront étrangers tant que régneront ici l'amour et la paix. Chaque année, vous célébrerez des fêtes en mon honneur. Le vin y sera versé à profusion comme si vous le puisiez aux sources des prairies ou dans le fleuve de la vallée. Il vous donnera toutes les ivresses à la fois, leurs rêves épanouis, leurs transports. Je bois le premier à cette coupe, en songeant aux félicités que je désire pour vous. Au-dessus d'elle se dégage une flamme légère qui réchauffe et en brûle pas ; le jus du raisin fermente, il s'en exhale un arôme subtil. Venez à moi, Phrygiens, venez tous à cette heure solennelle. Tant que le soleil n'aura pas disparu derrière les collines du Septentrion, cette coupe ne sera jamais vide ; aussitôt épuisée, elle se remplira immédiatement pour chacun de vous. Et ce soir, lorsqu'au firmament paraîtra le cortège des astres, vous la briserez aux pieds de Déméter. Ses éclats se transformeront en étoiles et deviendront au ciel une brillante constellation (1). »

Cette journée se fixa dans le souvenir des peuples comme une des plus douces qu'ait



BACCHUS JUVENILE (Bacco giovane)  
Rome, Musée du Vatican.

(1) Elle est située dans le voisinage du *Lion* et de *la Vierge*, où l'on peut la voir commodément d'avril à juin. Les astronomes l'ont nommée la *Coupe de Bacchus*. C'est un pendant à la *Couronne d'Ariane*.

jamais eues la terre. Tous les Phrygiens avaient bu dans le canthare de Dionysos quand les ténèbres envahirent la plaine, la forêt et les monts. On brisa la coupe dont les débris furent jetés au fond du Lycus. Un peu de fatigue après tant d'émotions avait appesanti les membres, le sommeil ferma tous les yeux.

La Couronne d'Ariane n'était pas encore éteinte au zénith lorsque Dionysos parut près de l'autel. Il avait à la main son thyrsé fait d'un cep de vigne surmonté d'une pomme de pin ; sa courte tunique et une peau de panthère, retenues sur l'épaule droite, le couvraient sans gêner ses mouvements, la nébride remplie de fruits des pâtres pendait à son côté ; il portait des sandales et quelques tiges de lierre ornaient ses cheveux. Les amazones l'entourèrent. « Nous avons donné nos chevaux pour le labourage des Phrygiens, dirent-elles, nous sommes à toi, nous voulons te suivre et ne plus te quitter. » — « Femmes qui avez laissé pour me connaître les côtes riantes de l'Eolie, répondit Dionysos, tressez en cercle des branches d'arbre et couvrez-les de peaux. Elles serviront à marquer le rythme de vos pas, lorsque vous me ferez cortège et danserez sur les mousses et les gazons pour me plaire. Evohé ! De la terre coule le lait, coule le vin, coule l'ambrosie des abeilles ; il monte vers les hauteurs d'enivrants parfums ; livrez au vent vos chevelures ; chantez, soyez heureuses, notre course errante à travers le monde doit s'accomplir au bruit des chants. A la montagne ! A la mer ! Evohé, belles compagnes, nous allons vers les îles, voir le lieu où mon père engloutit dans les flots la plus verte et la plus fleurie. Arrivés au rivage, nous confierons à la brise l'esquif que nous aurons trouvé ; le destin seul doit nous conduire ; partout nous planterons des vignes, nous presserons le raisin ; partout vous crierez aux hommes : « Evohé, c'est un dieu qui passe ! » Et nous verserons le vin dans des coupes et nous ferons régner dans tous les cœurs, la paix, le plaisir et l'amour. »

Ce fut comme un rayon de joie à travers la terre et l'espace quand Dionysos et ses compagnes franchirent en se jouant les distances pour arriver jusqu'aux rivages, près du promontoire de Trogylion, en face de Samos. Ils restèrent là trois jours, n'ayant point de navire pour s'embarquer. Le matin du quatrième, des pirates tyrrhéniens les aperçurent. Ils se firent signe les uns aux autres que ce pourrait être là une bonne prise. Abordant alors avec deux galères, ils se saisirent de Dionysos et des amazones, les chargèrent de lourds liens et les menèrent captifs dans leur plus grande nef, tout joyeux de leur butin. Aussitôt ils prirent le large, encourageant l'effort des rameurs, mais le vent contrariait leur direction et les poussait directement vers l'ouest où ils ne voulaient pas aller. Bientôt les attaches d'osier tombèrent d'elles-mêmes des membres de Dionysos ; il s'assit sur un banc, « souriant de ses yeux bleus ». Et, dès que le pilote s'aperçut du prodige, il reprimanda ses compagnons et leur dit : « Insensés que vous êtes ! Vous avez saisi et maltraité un dieu puissant. Ce n'est pas aux mortels qu'il ressemble, mais aux Olympiens. Revenez vite en arrière et déposez-le sur la plage selon son désir, de peur qu'il soulève la tempête et ne nous engloutisse dans un noir tourbillon. »

Il parla ainsi, mais le chef des pirates lui répondit par cette apostrophe outrageante : « Malheureux qui ne sais même pas gouverner notre nef, prends garde que je ne te jette à la mer, si tu ne nous conduis pas en Egypte, à Chypre, et plus loin encore afin que nous touchions enfin le pays de cet étranger. Il finira peut-être par nous dire où sont ses amis et ses richesses et ses parents. Nous lui vendrons cher alors la liberté de ses femmes et la sienne. »

En disant ces mots, il dressa le mât et tendit l'ample voile, mais le vaisseau suivait toujours sa route en droite ligne vers l'ouest, n'obéissant plus au gouvernail.

« Et voici d'abord qu'un vin doux, répandant une odeur divine, coula par la nef noire et rapide, et les marins, l'ayant vu, furent saisis de stupeur. Et, aussitôt après, jusqu'au haut de la voile, une vigne se déploya çà et là, et de nombreuses grappes en pendaient. Et un lierre noir s'enroulait au mât, et il était couvert de fleurs, et de beaux fruits y naissaient. Et toutes les

chevilles des avirons avaient des couronnes. Et les marins ayant vu cela ordonnèrent au pilote Médeïde de revenir à terre (1). »

La galère continua sa route avec vitesse, et la rame échappait aux mains des matelots, tant l'impulsion donnée par elle devenait inutile. Les amazones furent promptement délivrées de leurs liens. La fable ajoute que le maître de la nef tyrrhénienne et tout son équipage se précipitèrent dans la mer par crainte des conséquences de la fureur de Dionysos qu'ils avaient provoquée. Le dieu eut cependant pitié de leur folie ; il les métamorphosa en dauphins afin de les sauver de la mort. Le pilote seul eut un sort différent : « Très cher Médeïde, lui dit Dionysos, cesse d'inutiles efforts pour diriger notre marche, Zeus nous protège, Zeus nous pousse, il sait bien à cette heure où nous devons aller. »

Le soleil s'abaissait sur l'horizon. Vivè et légère, la galère côtoyait les îles. Au loin en avant, se détachant sur l'onde et sous le ciel bleu transparents, une pointe de rocher parut sortir des flots. Tout autour, émergeant peu à peu, de hautes forêts s'élevèrent en une ligne sinueuse de crêtes verdoyantes.

Dionysos sentit battre son cœur dans une agitation de fièvre. Il avait reconnu le lieu de sa naissance, vu clairement la montagne et deviné Nysa. Il s'était attendu à trouver une étendue morne des mers au-dessus des décombres d'un petit monde englouti. Autre chose s'offrait à ses regards. Une pensée le fit tressaillir. Zeus tenait donc sa promesse, Zeus avait tiré des abîmes une île pour recevoir son fils, une autre Strongylè plus enchantresse que l'ancienne, une Dia, nouvel Elysée où peut-être il allait jouir d'un bonheur entrevu dans l'attrait mystérieux de longs pressentiments. Il se plaça debout à l'avant du vaisseau, au milieu des feuillages entrelacés de vigne et de lierre dont le développement capricieux s'étendait de tous côtés. Les amazones l'entourèrent. Elles contemplaient émuës et les yeux éblouis l'île sortant de l'onde comme un immense jardin couvert de bosquets d'orangers, de figuiers, d'oliviers et de grenadiers, et s'élevant peu à peu sur de hauts blocs de marbre, qui soutenaient, dans le bleu du ciel, son sol d'un vert d'émeraude sillonné de sources vives. Mais, lorsque la galère ayant contourné les récifs se présenta en vue d'une plage où venaient mourir en légers flots d'écume les vagues mollement agitées, lorsque les prairies, les vergers, les forêts, apparurent étagés en amphithéâtre, un cri d'admiration sortit de la poitrine des jeunes femmes devant ce merveilleux spectacle de la nature épanouie : *Dionysias ! Dionysias !* Ainsi fut saluée dans le premier moment d'enthousiasme l'île que Zeus avait parée pour l'enfant divin de Sémélé. Elle conserva longtemps ce nom de Dionysias. Plusieurs années après seulement on l'appela Naxos.

Elle fut le don nuptial du souverain des dieux en faveur des noces bienheureuses auxquelles dès ce jour même il conviait son fils. Dionysos débarqua suivi des amazones. Endormie sur le sable fin du rivage, la plus belle des fiancées l'attendait.

(A suivre)

AMÉDÉE BOUTAREL.

## SEMAINE THÉÂTRALE

COMÉDIE-FRANÇAISE. — *La Rencontre*, pièce en quatre actes, en prose, de M. Pierre Berton.

Cette jolie pièce arrive quelques années trop tard, dans un milieu devenu trop sceptique pour ses allures sentimentales. Trois actes en ont été pourtant acclamés ; le dernier seul a un peu surpris par la faiblesse des péripéties d'où sort le dénouement : l'auteur n'a pas eu le cœur de sacrifier l'être sympathique dont le spectateur est épris pendant quatre actes, et d'en faire une martyre de sa religion d'amour. Voulant à tout prix une fin heureuse pour son héroïne, il n'a pas été difficile sur les moyens de l'obtenir. Les applaudissements de la plus grande partie du public l'ont d'ailleurs absous.

(1) Hymnes homériques. — V. *A Dionysos*. Traduction de Leconte de Lisle.